

AU FOYER

Respect au dimanche

La profanation du dimanche, écrit Mgr Gibier, atteint l'homme dans sa vie religieuse, dans sa vie morale, dans sa vie physique. Elle est également préjudiciable à l'individu et à la famille. Ce n'est pas fini. Elle atteint la nation elle-même dans ses fibres les plus vitales, dans ses intérêts moraux et dans ses intérêts matériels.

Une nation a donc des intérêts moraux? Oui, certes. La prospérité d'un peuple consiste sans doute dans l'essor de son agriculture et de son industrie, dans la puissance de son armée et de sa flotte. Mais il y a mieux. La prospérité d'un peuple consiste, surtout, dans la valeur morale de chaque citoyen, et dans l'union de tous les citoyens entre eux. Or, la profanation du dimanche démoralise et divise la nation.

C'est maman qui ne m'a pas réveillé.

(Dédit aux mamans des enfants en vacances).

Je viens de rencontrer mon ami Charlot. Permettez que je vous le présente: huit ans aux précédentes vacances, figure de petit lutin, toujours en mouvement, air franc intelligent, allure décidée, un petit Canadien qui promet.

Il revenait au logis, les cheveux en touffes, essouffé, rougeaud et content. Ce qu'il s'était amusé tout l'après-midi avec Baptiste, le grand de la voisine, à courir dans les taillis du parc d'en face, à se rouler sur les vertes pelouses.

— Eh bien! Charlot, tu ne me dis pas bonjour?

Charlot, qui ne m'avait pas aperçu, porta instinctivement la main à la casquette et me fit un salut dans les formes, pendant qu'un frémissement mobile s'éclaircissait d'un gai sourire.

— Bonjour, monsieur le Curé.

— Bonjour, mon ami. Tu t'amuses bien pendant les vacances?

— Oh! oui, monsieur le Curé.

— Et tu es sage toujours?

— Oui, monsieur le Curé.

— Dis donc, Charlot, je ne t'ai pas vu, dimanche, à la messe; était-tu malade?

Ma question parut jeter le trouble sur ce visage franc, incapable de dissimuler. Puis d'un ton moqueur, comme un coup de qui cherche une excuse, il balbutia, en roulant sa casquette dans ses mains:

— C'est maman qui ne m'a pas réveillé.

J'ai fait semblant de ne pas avoir compris. Il ne convient pas de blâmer une mère devant son fils. Mais en regagnant le presbytère, je me disais tout bas avec tristesse: les mères savent-elles que l'enfant est tenu, dès qu'il a atteint l'âge de raison, d'assister à la messe? Savent-elles que c'est pour elles un devoir de conscience de voir à l'observance de ce précepte? J'en doute, car les mamans de nos Charlots sont de bonnes chrétiennes; pourraient-elles manquer délibérément à leur devoir?

Or, elles y manquent. Durant l'année scolaire, l'enfant vient à la messe parce que les Frères et les Sœurs contrôlent les présences; mais pendant les vacances, alors que la belle température rend si facile le voyage à l'église, combien d'enfants ne viennent plus!

— Maman ne m'a pas réveillé dit l'un.

— Maman ne m'a pas habillé à temps, reprend un autre.

— Maman a dit que j'étais trop petit pour sortir seul, fait un troisième.

La bougie de M. Rodolphe

— Je suis allé jouer dans le parc, confesse timidement un quatorze ans. Et les aveux pleuvent, également déolants et accusateurs.

Mères chrétiennes, pensez-vous? Aujourd'hui que l'enfant est petit, mais à l'âge d'assister à la messe, vous attachez peu d'importance à l'accomplissement de ce devoir: attendez et vous verrez les résultats. Charlot se souviendra que l'assistance à la messe est un de ces préceptes qu'on peut violer sous un futile prétexte. Aujourd'hui, vous ne l'envoyez pas, parce qu'il en résulterait pour vous quelques légères contrariétés; il faudrait vous lever plus tôt, voir à sa toilette, l'accompagner peut-être. A dix-huit ans, c'est lui qui à son tour ne voudra pas se gêner: il dormira la grosse matinée, ou prendra le large avec ses amis. Vous gémierez, vous pleurerez; n'oubliez pas alors que c'est à votre école que Charlot a fait son apprentissage de son laisser-aller.

L'enfant dès l'âge de raison, est tenu d'assister à la messe. Il doit comprendre dès lors, et par les sacrifices que vous faites, et par ceux que vous lui imposez, que c'est une obligation grave, avec laquelle on ne transige pas. Il attachera à ce devoir l'importance que vous y attachez vous-même. C'est sa conscience d'homme que vous façonnez aujourd'hui, plus encore par vos actes que vos paroles.

Si Charlot, à sept ans, vous voit faire des sacrifices pour l'envoyer à l'église et l'accompagner; il vous entend vous informer comment il a assisté à la messe et lui demande compte de ce qu'il a dit au petit Jésus et de ce qu'il a fait; s'il s'aperçoit que l'assistance à la messe est un de ces devoirs auxquels vous tenez avec énergie et qu'il ne fait pas bon enlever, Charlot, à dix-huit ans, se révera, il obéira au précepte sans rechigner.

Allons, les mamans, mettez-vous de suite à l'œuvre. Envoyez vos petits Charlots et vos petites Charlottes à la messe, d'abord parce que c'est un précepte et ensuite afin que plus tard, ils ne vous fassent pas pleurer par leur sans-gêne envers le bon Dieu.

Le meilleur Tonicque c'est ELEXIR VIGOL. En vente partout.

Simple Malentendu

Frederic le Grand avait coutume, toutes les fois qu'un nouveau soldat paraissait au nombre de ses gardes, de lui faire ces trois questions: "Quel âge avez-vous? Depuis combien de temps êtes-vous à mon service? Répondez-moi honnêtement." — "Un jeune français desirant entrer dans la compagnie des gardes; il ne savait pas l'allemand, mais sa bonne mine le fit accepter tout de suite. Son capitaine lui dit que le roi le questionnerait dès qu'il le verrait, et lui recommanda d'apprendre par cœur, dans cette langue, les trois réponses qu'il aurait à faire. Il les sut bientôt, et le lendemain, Frederic vint à lui pour l'interroger; mais il commença par la seconde question et lui demanda: — "Depuis combien de temps êtes-vous à mon service?" — "Vingt ans" répondit le soldat.

Le roi frappé de sa jeunesse, lui dit d'un air de surprise: — "Quel âge avez-vous donc?" — "Un an."

Frederic encore plus étonné s'écria: "Vous ou moi avons perdu l'apprenti?"

— Le soldat qui prit ces mots pour la troisième question, répliqua sans hésiter: "L'un et l'autre, Sire."

— Voilà dit Frederic, la première fois que je me suis vu traiter de fou à la tête de mon armée.

Le capitaine lui expliqua l'affaire immédiatement. Au lieu de se fâcher, Frederic en rit de bon cœur.

Envoi de Léonel J. Lévesque.

Legende Normande

Non loin de la ville d'Alençon, en Normandie, se trouve une hauteur nommée la *butte Chaumont*, et couverte de ruines imposantes au sujet desquelles les archéologues ne sont pas d'accord.

Les uns prétendent que ces débris appartiennent à une construction romaine, les autres qu'ils sont ceux d'un castel du moyen âge. Une légende locale en donne ainsi l'origine.

Au temps de la féodalité, s'élevait sur la butte en question un fort beau château appartenant au sire Rodolphe, le de Chesumont. Celui-ci était jeune, beau, riche, et n'aimait que le plaisir. Chez lui, les fêtes succédaient aux fêtes; dans les salles du manoir pompeusement décorées et illuminées de milliers de bougies de cire parfumées, on entendait constamment retentir le violer des ménestrels, les chants joyeux, les éclats de rire d'une foule en délire, car chez le comte se pressait toujours tout ce que le pays comptait de gens riches, nobles, jeunes et fous.

Commencés dès le matin, ces fêtes se prolongeaient jusqu'à l'aube suivante et souvent plusieurs jours de suite.

A ce train, Rodolphe dilapidait sa fortune. Il ne comptait jamais; c'était l'affaire de son intendant, maître Perrinet, un honnête homme qui avait été le compagnon de jeux de son maître actuel, qui l'a maît sincèrement et harcelait quelquefois de timides avertissements.

— Voici encore cinquante mille livres dépensés, Monseigneur, disait-il quand Rodolphe, au lendemain d'un coûteux divertissement, l'appela pour lui commander une autre fête; avec le nouveau, cela fera cent mille livres.

— Va pour cent mille! dit le jeune comte, cela ne coûte jamais trop cher de se divertir.

— Mais, mon cher sire, si ne vous restera rien. Et même plus un livre tourné.

— Eh bien! tu vendras mes terres, mes clochers et mes vassaux.

Ces réponses absurdes navraient le brave intendant; mais il lui fallait obéir, sous peine de se voir remplacer dans sa charge. Il gémissait, mais il restait, car il savait bien qu'un autre activait la ruine de son maître en le volant.

Enfin, les folies du sire Chaumont amenèrent ce que maître Perrinet avait prévu: un beau jour, Rodolphe se réveilla ruiné, il ne lui restait plus rien: il s'était même endetté, et des créanciers impitoyables se disposaient à faire vendre le château, débris de la fortune imminente qu'il avait possédée.

Rodolphe ne riait plus; ses yeux s'étaient enfis ouverts; plongé dans les plus sombres réflexions, il errait autour des murs qui bientôt ne lui appartenaient plus, et laissait parfois échapper de sourdes exclamations.

— Tout est fini pour moi! s'écriait-il en vain. Je me donnerais bien au diable.

En cet instant, une toux sèche venait derrière Rodolphe qui, se retournant, aperçut un homme grand et maigre, à visage bronzé, aux yeux étincelants, vêtu de noir et qui portait une lourde besace sur son épaule.

— Salut, sire comte, dit-il.

— Que voulez-vous? demanda Rodolphe d'un ton peu bienveillant.

— Excusez-moi, Monseigneur, je croyais que vous m'aviez appelé.

— Qui êtes-vous donc?

— Celui à qui vous distiez tout à l'heure que vous vous donneriez au diable.

Rodolphe frissonna et recula d'un pas.

— Si vous avez dit vrai, poursuivit l'étranger, je suis à votre disposition; promettez-moi de m'appartenir dans un an, jour pour jour, et je vous ferai plus riche que le roi.

— J'accepte, dit le sire de chaumont.

Et il laissa tomber sa main dans celle que lui tendait le tentateur.

— Prenez, alors, dit celui-ci. Il jeta sa besace aux pieds de Rodolphe et disparut.

Le comte l'ouvrit, il en sortit un flot d'or qui se répandit sur le sol, en grossissant jusqu'à former un tas dans lequel Rodolphe entra jusqu'aux genoux.

Le diable n'avait pas menti; le

comte possédait maintenant une fortune de tête couronnée.

A la vue de ce monceau de métal brillant, il faillit devenir fou de joie et, oubliant de qu'il horrible prix il l'avait payé, il recommença sa vie de dissipation à outrance.

On s'étonna bien un peu de voir redevenu aussitôt millionnaire celui qui, quelques heures auparavant, était complètement ruiné; mais avec le temps les mauvaises langues se turent.

Maître Perrinet connaissait le pacte conclu par le comte, car celui-ci lui avait conté l'aventure; le fidèle serviteur, épouvanté et désespéré, ne cessait de gémir sur le sort réservé à son maître.

Tout à ses plaisirs, celui-ci ne comptait par les jours, qui s'écoulaient cependant avec une effrayante rapidité.

Un an passa.

Un soir, à minuit, au milieu d'un bal écheveffé, maître Perrinet pénétra dans la salle de danse et s'avança près de son maître.

Le visage du vieux serviteur était si décomposé, que le jeune comte ne put retenir un mouvement d'effroi.

— Qu'y a-t-il, maître Perrinet? demanda-t-il.

L'intendant prit Rodolphe à l'écart, et se penchant à son oreille: — C'est un équipage attelé de deux chevaux noirs qui vient de s'arrêter dans la cour d'honneur.

— Eh bien! c'est sans doute un invité en retard qui arrive.

— Non, Monseigneur, il n'y a dans la voiture qu'un homme tout vêtu de noir, qui demande à vous parler en particulier il dit qu'il a rendez-vous ici, avec vous, depuis un an.

Rodolphe pâlit; il avait compris. L'heure de payer sa dette était venue.

— Allons, dit-il avec calme. Il prit des mains de Perrinet un bout de bougie allumée, et descendit dans la cour. Le fidèle serviteur le suivit en tremblant.

Devant le perron était arrêté, tout en noir, le mystérieux équipage.

Un coup d'oeil jeté par Rodolphe sur son rocturne yisiteur lui suffit pour reconnaître le gonnneur de trésor.

— Eh! dit ce lui-ci en arrêtant sur le comte son regard étincelant, avez-vous bien profité de vos richesses? Vous-êtes vous bien amusés? Avez-vous mené joyeuse vie? Je le souhaite, car pour vous maintenant la fête est finie, il faut venir avec moi.

— Ne pouvez-vous m'accorder encore une heure pour mettre ordre à mes affaires?

— Pas même un quart d'heure; depuis un an vous avez le temps de la faire.

— Eh bien! permettez moi au moins d'aller prendre congé de mes amis, leur dire adieu, car je me doute que je ne reviendrai pas du lieu où vous allez me conduire.

— Non, non, montez dans la voiture, je suis pressé.

— Je ne vous demande que quelques minutes, tenez, accordez-moi seulement jusqu'à la fin de cette bougie.

— Soit, dit le démon, allez, j'attendrai jusque-là.

— Vous attendrez longtemps, alors! s'écria maître Perrinet.

Et arrachant le bout de bougie des mains de son maître, il le jeta dans le puits qui se trouvait au milieu de la cour, et qui était sa fosse, car il communiquait par un conduit souterrain avec la rivière voisine.

L'homme noir poussa un hurlement de rage et disparut dans un tourbillon de flamme et de fumée qui mit le feu au château.

Bientôt avec des cris d'effroi, tous ceux qui s'y trouvaient s'en-

Les meilleurs habits au Canada

John W. Peck Co.

Nous les vendons

Pour un court temps seulement nous offrons d'excellents prix sur les marchandises suivantes:

Habits pour hommes, pesants et durables \$18.

“ “ “ chic, gris, caroté \$25.00

“ “ “ Serge tout laine, “

“ “ “ noir, gris et bleu \$30.00

“ “ “ Patrons rayés \$30.00

Et autres à prix plus élevé

Chapeaux pour homme en feutre \$1.25 à \$4.50

Bottines pour hommes, bon cuir, "Goodyear Welt" \$6.00

Chaussures en toile brune pour homme, semelle en caoutchouc noir \$1.60

Un nouvel assortiment de gantons vient d'arriver, dernier patron.

Nous avons absolument tout en habillements et sous-vêtements pour hommes; chemises de toutes sortes pour travail et occasion.

HABITS NETTOYÉS, PRESSÉS, et REPARÉS

CARTER & YOUNG

Edifice J. W. HALL, près de l'Hôtel Royal

LIVRETS DE COMPTOIR

Les meilleurs livrets de comptoir sont certainement les McCaskey.

Nous sommes les représentants de cette compagnie et nous vendons aussi le

McCaskey Cash Register

Cette nouvelle invention est certainement ce qu'il y a de mieux et coûte qu'une fraction du prix de tout autre "Cash Register" faisant le même travail.

Venez nous voir avant d'acheter ailleurs.

La CIE D'IMPRIMERIE DU MADAWASKA, Lte EDMUNDSTON, N. B.

furent affolés, mais sans pouvoir rien emporter.

Cette fois, le sire de Chaumont était irrémédiablement ruiné; mais il ne le regretta pas, trop heureux de n'avoir pas perdu son âme comme il avait été si près de le faire.

Il voulut consacrer le reste de sa vie à expier ses folies passées, et se retira dans un monastère, où il passa ses jours dans la pénitence.

Le brave Perrinet ne voulut point le quitter, et devint Frère convers dans le même couvent.

Le château ne fut jamais relevé de ses ruines; mais sa légende est connue à bien des lieues à la ronde, et l'orsqu'un voit des feux follets

VALDOR
L'action Catholique

Abonnez-vous au "MADAWASKA"

ECONOMIE CAPACITE

AU-DELA DE 750.000 PERSONNES ONT ACHETE DES

AUTOMOBILES

DODGE BROS.

TOURING \$1345.00 DEPUIS 4 ANS ROADSTER \$1,300.00

POURQUOI ?

AFIN D'AVOIR SATISFACTION PARFAITE

VENDES PAR **J F RICH & SONS**

PHONE 128-11 EDMUNDSTON, N. B.

CREDIBILITE DURABILITE